

## **La dernière lettre de Marie-Antoinette à sa belle-soeur**

Ce 16 octobre 1793 à 4h1/2 du matin

C'est à vous, ma sœur que j'écris pour la dernière fois.

Je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse – elle ne l'est que pour les criminels – mais à aller rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ses derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien ; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma bonne et tendre sœur. Vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse ! J'ai appris par le plaidoyer même du procès que ma fille était séparée de vous. Hélas ! La pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre. Je ne sais pas même si celle-ci vous parviendra. Recevez pour eux deux ici ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs, sont la première base de la vie, que leur amitié et leur confiance mutuelles en feront le bonheur ; que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère, par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer ; que mon fils à son tour, rende à sa sœur tous les soins, tous les services que l'amitié peut inspirer ; qu'ils sentent enfin tous deux que dans quelque position qu'ils pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union ; qu'ils prennent exemple de nous. Combien dans nos malheurs, notre amitié nous a donné de consolation, et dans le bonheur on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami, et où en trouver de plus tendre, de plus cher que dans sa propre famille ? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que je lui répète expressément : qu'il ne cherche jamais à venger notre mort. (...) Il me reste à vous confier encore mes dernières pensées. J'aurais voulu les

écrire dès le commencement du procès, mais, outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche a été si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée. N'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposerait trop s'ils y entraient une fois. Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que, dans Sa bonté, Il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis longtemps, pour qu'Il veuille bien recevoir mon âme dans Sa miséricorde et Sa bonté. Je demande pardon à tous ceux que je connais et à vous ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu leur causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis ; l'idée d'en être séparée pour jamais et leurs peines sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant. Qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment, j'ai pensé à eux.

Adieu, ma bonne et tendre sœur. Puisse cette lettre vous arriver. Pensez toujours à moi ; je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces pauvres et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours ! Adieu, adieu, je ne vais plus que m'occuper de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre, mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot et que je le traiterai comme un être absolument étranger.

Note : il est à relever que Marie-Antoinette ne s'adresse pas en réalité à sa sœur, mais à sa belle sœur, Elizabeth de France, sœur du roi Louis XVI. Elle fut exécutée peu après. Elle ne reçut jamais cette lettre qui, au final, serait adressée, selon son destin, à tout le peuple de France.

11. 4. Vouquieu

le 15 86cc à 4 h $\frac{1}{2}$  du matin

C'est à vous, ma Soeur, que j'écris pour la dernière fois; je viens d'être condamné non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère; comme lui innocent, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien. J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants; vous savez que je n'existois que pour eux, et vous, ma bonne et tendre Soeur: vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous; dans quelle position je vous laisse! j'ai appris par le plaidoyer même du procès que ma fille étoit 2<sup>e</sup> partie de vous. hélas! la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre. je ne sais même pas si celle-ci vous parviendra, recevez pour eux deux ici, ma bénédiction. j'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous, et jouir en entier de vos tendres soins. qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai reçu de leur inspirer; que les principes, et l'exécution exacte de ses devoirs sont la première base de la vie; que leur amitié et leur confiance mutuelle, en feront le bonheur; que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par les conseils que sa seule expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer. que mon fils à son tour, rende à sa Soeur, tous les soins, les services, que l'amitié peut inspirer; qu'ils sentent en dessous deux que dans quelque position où ils pourront se trouver; ils ne seront vraiment heureux que par leur union. qu'ils prennent exemple de nous. combien dans nos malheurs, notre amitié nous a donné de consolations, et dans le bonheur on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami; et où en trouver de plus tendre, de plus cher que dans sa propre famille? que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que je lui répète expressément. qu'il ne cherche jamais à venger notre mort. j'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. je suis combien cet enfant, doit vous avoir fait de la peine; pardonnez-lui, ma chère Soeur; pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile



Marie-Antoinette au temps de sa splendeur. Elle a été peinte, ici une fois parmi tant d'autres, par Mme Vigée-Lebrun. Cette artiste, par ailleurs d'une beauté saisissante, sut donner à sa reine un teint nacré d'une incroyable délicatesse.



Portrait de Marie Antoinette reine de France conduite  
au Sisyphite; dessiné à la plume par David Spectateur  
du Convoi, et placé sur la fenêtre de la Citoyenne Julienne  
éprouvée du représentant Julien, de qui je tiens cette pièce.

Marie-Antoinette sur le chemin de l'échafaud. Elle à tout perdu de sa superbe, par contre elle reste volontaire et courageuse, les dents serrées, prête à affronter la foule et surtout la mort. Une nouvelle fois, impressionnante, exemplaire même. Il est d'autre part étonnant qu'un artiste aussi brillant que David n'ait pas laissé un dessin plus achevé de la reine, tout en relevant l'instantanéité troublante de ces quelques traits. Un autre dessin connu montre la décollation de la reine. On l'attribue de même à David, ce qui n'est pas certain, vu son côté encore plus sommaire. Il reste de même que celui-ci d'un effet poignant. On est loin des grandes peintures de bravoure.



Le peintre David dessinant Marie-Antoinette passant devant la fenêtre du bâtiment où il se trouvait à ce moment-là, spectateur cruel et sans pitié de ce spectacle de mise à mort. L'artiste a eu le temps d'exécuter le dessin que l'on sait avec la rapidité d'un reporter. On peut trouver une description détaillée de la manière dont fut réalisée l'œuvre, ainsi que des commentaires ultérieurs, sur Wikipédia. A lire absolument. Nous sommes-là dans une journée sinistre où l'indifférence et la cruauté des hommes se révèle dans toute sa plénitude. Un passé qui nous saute encore à la figure plus de deux ans après. Impitoyable. La peinture ci-dessus a été faite par Jean-Emmanuel von den Bussche, lui-même spectateur, plutôt par simple reconstitution, donnant aux rares personnages de la foule une expression de haine terrifiante.



Admirable autoportrait de Mme Vigée-Lebrun, personne d'une beauté impressionnante.



La même, en un second autoportrait. On pourrait regarder ce beau visage pendant des heures !





L'élégance de notre belle Elisabeth qui est là, vivante, sous nos yeux, plus qu'une artiste peignant la reine à diverses occasions, mais pour elle une véritable amie. Sa peau, que l'on voudrait toucher, est d'une qualité et d'une finesse extrêmes.



Chose étonnante, un portrait de Madame de Polignac, grande amie de la reine, la fait ressembler comme deux gouttes d'eau à l'artiste. Y a-t-il erreur de la part de Wikipédia, ou de la nôtre, quelque part ? La carnation de la peau, la forme de la bouche, les yeux, les cheveux, tout est pareil. Alors il faudrait admettre une erreur de l'institution précitée. Car est-il possible, vraiment, que deux femmes puissent se ressembler autant ?

Madame Vigée-Lebrun, on l'aura compris, est notre préférée de toutes les femmes des temps passés. Au-dessus du lot, merveilleuse et magnifique ! Digne d'être conduite à la Dent de Vaulion main dans la main, si l'on peut comprendre ce que cela pourrait signifier.

Loin de cette période sinistre, la reine avait tout de même à son passif d'avoir voulu vendre son pays à l'étranger afin de tenter de sauver la monarchie, retrouvons la plénitude d'une vie antérieure où les finances de l'état laissaient quelque peu indifférente notre jolie dame, deuxième volet de ses égarements.

Nul n'aura mieux su restituer ce milieu incroyable, d'un raffinement sans pareil, que les frères Goncourt, royalistes tardifs et en apparence parfaitement convaincus. Mais notez ceci, quel style en leur analyse, quelle beauté d'une langue qu'ils manient, tant l'un que l'autre, on le suppose, avec une perfection admirable.

Soulignons que Marie-Antoinette fut résolument étrangère à la marche de l'histoire, plus encore, ayant baigné dans un même milieu royal depuis sa tendre enfance, de comprendre d'une manière quelconque les aspirations des petites gens, ceux-là même qui un jour forment les foules en colère. Le résultat de cet aveuglement est connu de tous.

Et enfin, pour en terminer avec ces petites notes, sachons que cette femme dont la destinée est résolument hors du commun, malgré son incapacité à comprendre là où souffle le vent, et malgré aussi qu'elle fut guillotinée comme une vulgaire criminelle, a laissé derrière elle un sillage de fascination sans précédent, et qu'elle est ainsi peut-être la femme du monde la plus suivie, la plus convoitée, dont le souvenir est porteur d'une grâce et d'un goût proche de l'ivresse !

Marie-Antoinette, une personnalité parfaite pour un marketing poussé à ses extrémités, chose et situation qu'avait parfaitement comprises Nicolas Hayek, grand patron du Swatch Group, et surtout possesseur jaloux de la marque Breguet. Son financement dans la restauration du Petit Trianon en est l'exemple parfait, où la valse des millions ne lui a pas fait peur, persuadé qu'il tenait là un moyen unique, proche de l'universel, de faire connaître et de solidifier sa marque fétiche. On ne peut qu'être admiratif de ce coup génial de publicité, et même si l'homme, heureux de lâcher du lest dans un domaine où il trouve son avantage, était incapable de le faire dans la région où s'était implantée cette marque Breguet qu'il avait eu l'opportunité de pouvoir racheter. Large d'un côté, étroit de l'autre !

Revenant à Marie-Antoinette, nous avons oublié de signaler plus haut que sa lettre à sa belle-sœur est d'une incroyable dignité. Elle va mourir, et qui plus est, la tête tranchée, et pourtant elle reste droite comme un i, se souciant par ailleurs tout autant si ce n'est plus des autres que d'elle-même. Devant un tel document et un tel comportement, on ne peut qu'en être baba (baba pour ébahi), car admiratif nous apparaît être un mot de beaucoup trop modeste !

EDMOND ET JULES  
DE GONCOURT

A portrait of Marie-Antoinette, the Queen of France, wearing a large, white, powdered wig and a white dress. The portrait is framed by a thin white border.

*Histoire  
de  
Marie-Antoinette*

B FRANÇOIS BOURIN

## IV

Ennui de Marly. — Le petit Trianon. — La vie au petit Trianon. — Le palais, les appartements, le mobilier. — Le jardin français, la *salle des fraîcheurs*. — Le jardin anglais, le pavillon du Belvédère, le hameau, etc. — La société de la Reine au petit Trianon. — Le baron de Besenval, le comte de Vaudreuil, M. d'Adhémar. — Les femmes. — Diane de Polignac. — Caractère de l'esprit de la Reine. — Sa protection des lettres et des arts. — Son goût de la musique et du théâtre. — Le théâtre du petit Trianon.

Marly avait été jusqu'alors le palais d'été de la cour de France. Mais Marly, c'était Versailles encore. La royauté y demeurait en représentation. Jusqu'à la moitié du règne de Louis XV, les dames y avaient porté « l'habit de cour de Marly ». Les diamants, les plumes, le rouge, les étoffes brodées et lamées d'or y étaient d'uniforme. L'ombre de Louis XIV, sa grandeur et son ennui, emplissaient encore les pavillons et les jardins. Les bâtiments y avaient l'ordre et la hiérarchie d'un Olympe ; la nature même y paraissait solennelle ; la promenade y était royale, et s'abritait d'un dais d'or. Rien de cette étiquette des journées, du costume, de l'architecture, du paysage, ne plaisait à Marie-Antoinette. Le jeu qu'elle aimait moins, le gros jeu de Marly, dont le Roi grondait les excès, la dégoûtait encore de ces voyages. Trianon devenait la maison de campagne de Marie-Antoinette, sa retraite et ses amours.

Là, quelle autre vie ! quel amusement sans faste et sans contrainte ! Quelle succession de jours, quels mois trop courts, dérobés à la royauté, donnés à la familiarité et aux joies particulières ! Quels plaisirs à cent lieues de Versailles ! Plus de cour, qu'une petite cour d'amis, que sa vue basse n'avait point besoin de reconnaître avec le lorgnon caché au milieu de son éventail ; plus d'ennuis, plus de couronne ni de grands habits : la Reine n'était plus la Reine à Trianon ; à peine y faisait-elle la maîtresse de maison. C'était la vie de château avec son train

facile, et toute l'aisance de ses usages. L'entrée de Marie-Antoinette dans un salon ne faisait quitter aux dames ni le piano-forte ni le métier à tapisserie, aux hommes ni la partie de billard ni la partie de trictrac. Le Roi venait à Trianon seul, à pied, sans capitaine des gardes. Les invités de la Reine arrivaient à deux heures pour dîner, et s'en retournaient coucher à Versailles à minuit<sup>1</sup>. C'était, tout ce temps, des occupations et des divertissements champêtres. La Reine, en robe de percale blanche, en fichu de gaze, en chapeau de paille, courait les jardins, allait de sa ferme à sa laiterie, menait son monde boire son lait et manger ses œufs, entraînait le Roi, du bosquet où il lisait, à un goûter sur l'herbe, tantôt regardait traire les vaches, tantôt pêchait dans le lac, ou bien, assise sur le gazon, se reposait de la broderie et du filet en épuisant une quenouille de villageoise<sup>2</sup>. Ces jeux faisaient le bonheur de Marie-Antoinette. Que d'enchantement pour elle, que d'illusion dans ce rôle de bergère et dans ce badinage de la vie des champs ! Le joli royaume de cette Reine qui pleurait à *Nina*, et ne voulait autour d'elle « que des fleurs, des paysages et des Watteau<sup>3</sup> » ! Quelle aimable patrie de son âme et de ses goûts, Trianon ! ce Trianon où son ombre erre encore aujourd'hui ; où, malgré l'ingratitude des choses, le silence de l'écho, l'oubli de la nature, tout parle comme une scène vide, et rappelle les beaux jours de Marie-Antoinette ; où le pas du curieux hésite et tremble, marchant peut-être dans le pas de la Reine !

Le rêve de la Reine est accompli. Le Trianon de Marie-Antoinette est fini. Il a eu son inauguration et son apothéose, lors de l'illumination et de l'incendie féeriques de ses bosquets,

1. *Mémoires de Mme Campan*, vol. I. — *Mémoires du baron de Besenval*, vol. II. — Mercy-Argenteau peint en ces termes la vie presque bourgeoise de la reine à Trianon en mai 1779 : « ... La Reine commença par y prendre le lait d'ânesse et y observa le régime le plus strict ; S.M. ne s'y promenait qu'aux heures du jour les plus propres à faire de l'exercice et elle était retirée régulièrement à onze heures du soir. Quoiqu'il n'y eût pas d'étiquette dans la tenue de la cour, les différents temps de la journée s'y arrangeaient avec l'ordre convenable ; tous les alentours se rassemblaient à un déjeuner qui tenait lieu de dîner ; différents jeux, une conversation générale, un peu de promenade remplissaient une partie de l'après-midi et conduisaient au temps de la soirée et du souper, qui avait toujours lieu de bonne heure. »

2. *Mémoires de Mme Campan*.

3. *Mémoires secrets et universels des malheurs et de la mort de la Reine de France*, par Lafont d'Ausonne.

en l'honneur de l'empereur Joseph. Dans la verdure, voilà le petit palais blanc. Poussez un bouton de porte ciselé ; c'est devant vous un escalier de pierre à grand repos. Dans les entrelacs de la rampe magnifique et dorée, dans les cartouches à têtes de coq, s'enlacent les initiales M. A., et les caducées se marient aux lyres, à ces lyres, les armes parlantes du palais, qui se retrouvent jusque sur les feux de cheminée. Aux murs nus de l'escalier, il n'est rien que des festons de feuilles de chêne fouillées dans la pierre. En face l'escalier menace une tête de Méduse, qui n'empêchera pas la calomnie de monter. Après une antichambre, vient la salle à manger, où le parquet rejoint montre encore la coupure où montait, pour les orgies de Louis XV, la merveilleuse table de Lorient avec ses quatre servantes<sup>1</sup>, et là commencent les ornements sur les boiseries exécutées par ordre de Marie-Antoinette : ce ne sont aux panneaux de bois sculpté que carquois en croix au-dessous des couronnes de roses et des guirlandes de fleurs. Le petit salon, près la salle à manger, montre en relief sur tous ses côtés tous les accessoires et tous les instruments des joies des Vendanges et de la Comédie : des guirlandes de raisin laissent descendre les corbeilles et les paniers de fruits, les masques et les tambours de basque, les castagnettes, et, les pipeaux, et les guitares ; et sous les barbes de marbre des boucs de la cheminée, les grappes de raisin se nouent encore. Dans le grand salon, le lustre pend d'une rose de fleurs. Aux quatre coins de la corniche volent des jeux d'Amours. Chaque panneau, surmonté des attributs des Arts et des Lettres, prend sa naissance dans une tige de lis trois fois fleurie, enguirlandée de lauriers, et portant en cimier une couronne de roses en pleine fleur. Dans le petit cabinet qui précède la chambre de la Reine, les plus fines arabesques courent sur la boiserie ; ce sont, en ces pyramides impossibles et charmantes de l'art antique, des Amours portant des cornes d'abondance de fleurs, des trépieds fumants, des colombes, des arcs et des flèches croisés qui pendent à des rubans. Les bouquets de pavots mêlés à mille fleurettes se jouent tout autour de la chambre à coucher. Le lit disparaît sous les dentelles de soie blanche. Le meuble est de pout de soie bleu, uniquement rembourré de duvet d'eider. Des écharpes frangées de perles et de soie de Grenade nouent les rideaux<sup>2</sup>. Et n'était-ce

1. *Mémoires de la République des lettres*, vol. IV.

2. *Petites affiches*, nivôse an V. A cette description de la chambre de la Reine à Trianon nous croyons devoir joindre la description de la chambre de la Reine à Versailles. Le lecteur aura ainsi, comme sous les yeux, le petit et le grand théâtre de la vie royale de Marie-Antoinette. Et quoi de mieux pour

pas la pendule qui sonnait les heures dans la chambre de Marie-Antoinette, cette pendule oubliée aujourd'hui dans la pièce à

faire entrer dans la familiarité de sa mémoire ? — Voici cette chambre d'après les inventaires, inédits jusqu'ici, des 28 et 30 brumaire, et 3 frimaire de l'an deuxième de la République française, une et indivisible, faits en présence des représentants du peuple Auguis et Treilhard (*Bibliothèque impériale, dépt. des manuscrits, n° 1889*) :

« Une paire de bras de cheminée à deux branches, de 22 pouces de haut, à ornements arabesques, surmontés d'un vase d'or moulu.

« Un feu de fer à quatre branches, à recouvrements à jour, surmonté d'un vase à cassolette sur quatre pieds de lion et chaînes, et quatre têtes de satyre terminées d'une flamme dorée d'or moulu, avec pelles, pincettes et tenailles.

« Deux commodes de 4 pieds 2 pouces de large sur 3 pieds 2 pouces de haut, de marqueterie, à panneaux de mosaïque et plates-bandes de bois d'amarante et à filets de bois noir et blanc, et à rosettes ombrées, frise fond vert satiné, orné de branches de fleurs entrelacées, moulures, chutes en paquets de fleurs, sabots en feuillages de bronze d'or mat, et marbre blanc veiné.

« Une table à écrire de marqueterie à placage de mosaïque, bois gris satiné, un médaillon au centre composé de divers attributs de musique et couronnes de fleurs en placage, les pieds de la table à gaines ornées de moulures, sabots, chutes de fleurs en bronze doré d'or mat, la frise en bois satiné vert, ornements et moulures en balustrade, à jour, dorés d'or moulu.

« Une autre table à écrire, marqueterie semblable, avec bas-reliefs d'enfants dans la frise.

« Une chiffonnière en mosaïque pareille aux commodes ; bronze doré d'or mat, deux bustes en deux trophées de pastorales sur les quatre côtés.

« Un canapé de gros de Tours broché à médaillons et guirlandes sur fond cannelé bleu et blanc encadré et orné de bordures, avec son matelas, ses deux rondins et ses deux carreaux ornés de glands.

« Deux bergères, six fauteuils, douze pliants, un écran, un paravent de six feuilles de la même étoffe que le canapé.

« Trois pièces de tapisserie de basin peint, bordées d'une crête ; deux portières même étoffe et même bordure ; quatre rideaux de croisée de gros de Tours bleu.

« Un marchepied pour monter au lit, à deux marches, couvert de perse, orné de crêtes de soie nuée ; une colonne pour le pied du lit couverte de gros de Tours bleu, avec les verrous et fourchettes de fer doré.

« Un lit à la duchesse et impériale en voussure avec son couronnement sculpté et peint en blanc, composé de trois grandes et quatre petites pentes, tours d'impériale à petit fond, grand dossier chantourné avec son couronnement de cartisanes, trois soubassements, quatre bonnes grâces, et deux grands rideaux, le tout orné de bordures et crêtes avec franges de soie nuée et doublé de gros de Tours bleu ; une garniture de plumes, l'entour du lit de 14 lés en gros de Tours bleu, bordé de larges crêtes de soie nuée, avec tringles tournantes, supports et agrafes dorés ; la couchette de 5 pieds 1/2 de large sur 6 pieds 1/2 de long et 11 pieds 3 pouces de hauteur, le bois peint en blanc verni, avec vis et plaques dorées. ».

Le meuble du cabinet de la Reine était encore de gros de Tours, mais à fond blanc encadré et orné de bouquets et de rubans bleus ; trois lits de repos garnissaient les embrasures des fenêtres.



côté, dont le cadran est porté par les deux aigles d'Autriche, et sur le socle treillagé de laquelle se détachent en médaillon la houlette d'Estelle et le chapeau de Némorin ?

Du palais, des escaliers en terrasse descendent aux jardins. Au bas de la plus riche façade, décorée de quatre colonnes corinthiennes, commence le jardin français, planté dès 1750 pour accompagner le jardin à l'italienne, et que deux grilles garnies de grands rideaux de toile séparent du grand Trianon. De ce côté, partout des fleurs s'alignent dans leurs pots blancs et bleus aux anses figurant des têtes. Sur l'une des façades du salon s'ouvre un décor printanier et galant, le décor des personnages et des comédies de Lancret. Ce sont de ces architectures à jour que le dix-huitième siècle mariait si joliment à la verdure, de ces barrières à travers lesquelles passent le ciel et les fleurs, les zéphyr et les regards : c'est la *salle des fraîcheurs*, et ses deux portiques de treillages, et ses trente-six arcades abritant chacune un oranger, et leurs pilastres dont chacun est surmonté de la tête en boule d'un tilleul<sup>1</sup>.

Mais de l'autre côté, à la droite du palais, vous entrez au premier pas dans la création de la Reine, dans le jardin anglais. « Le jet d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous », pourrait dire la Reine comme la Julie de Rousseau. Ici se retrouve le caprice, et presque le naturel de la nature. Les eaux bouillonnent, serpentent, courent ; les arbustes semblent semés au gré du vent. Huit cents espèces d'arbres, et des arbres les plus rares, le mélèze pleureur, le pin d'encens, l'yeuse de Virginie, le chêne rouge d'Amérique, l'acacia rose, le févier et le sophora de la Chine, marient leur ombre et mêlent toutes les nuances de la feuille, du vert au pourpre noir et au rouge cerise<sup>2</sup>. Les fleurs sont au hasard. Le terrain monte et descend à sa volonté. Des cavernes, des fondrières, des ravins, cachent à tout moment l'art et l'homme. Les allées tournent et se brisent, et prennent le plus long pour n'avoir pas l'air trop *ruban*. Des pierres ont fait des rochers, des buttes simulent des montagnes, et le gazon joue la prairie<sup>3</sup>.

Sur la colline, au milieu d'un buisson de roses, de jasmins et de myrtes, s'élève un belvédère d'où la Reine embrasse tout son domaine. Ce pavillon octogone, qui a quatre portes et quatre fenêtres, répète huit fois en figures sur ses pans, en attributs

1. *Le Cicerone de Versailles*, Jacob, 1806.

2. Lettre d'E...ée de B...on (Mlle Boudon), Troyes, 1791.

3. Coup d'œil sur Bel-Ceil. *A Bel-Ceil, de l'imprimerie du P. Charles de L* (le prince Charles de Ligne).

au-dessus de ses portes, l'allégorie des quatre saisons, sculptée du plus fin et du plus habile ciseau du siècle. Huit sphinx à tête de femme s'accroupissent sur les marches. Au-dedans, c'est un pavage de marbre blanc sur lequel se brouillent et se traversent les ellipses des marbres roses et bleus. Aux murs de stuc, et même sur les panneaux du bas des portes, des arabesques courent. Un pinceau léger, volant, enchanté, semble avoir éclaboussé de caprices et de lumière ces murs de porcelaine. Le peintre a repris le poème des boiseries du palais ; il l'a animé de soleil et peuplé d'animaux : et ce sont encore carquois, flèches, guirlandes de roses blanches, bouquets, dénoués et pluies de fleurs, chalumeaux et trompettes, et camées bleus, et cages ouvertes pendues à des rubans, traversés de petits singes et d'écureuils qui grattent un vase de cristal où jouent des poissons. Au milieu du pavillon, une table, d'où pendent trois anneaux, pose sur trois pieds de bronze doré ; c'est la table où la Reine déjeune : le belvédère est sa salle à manger du matin<sup>1</sup>.

De là Marie-Antoinette domine le rocher, et sa grotte « parfaite et bien placée », et la chute d'eau, et le pont tremblant, jeté sur le petit torrent, et l'eau, et le lac, et sous l'ombre des arbustes les deux ports d'embarquement, et la galère fleurdelisée, et la rivière. Voici l'île et le temple de l'Amour, rotonde exposée à tous les vents où le Cupidon de Bouchardon essaye de se tailler un arc dans la massue d'Hercule<sup>2</sup>. Voici le ruisseau et ses passerelles, dont chacune a une vanne et forme écluse. Derrière ce demi-cercle de treillage, sous ce palanquin chinois, tourne le jeu de bagues, avec huit sièges formés de chimères et d'autruches<sup>3</sup>. Voici, au bord de la rivière, les *Bocages* partagés en petits champs et cultivés comme des pièces de terre ; et voici enfin le fond du jardin, le fond du tableau, le fond du théâtre : c'est le paradis de Berquin, c'est l'Arcadie de Marie-Antoinette, le *Hameau* ! le hameau où elle faisait déguiser le Roi en meunier, et Monsieur en maître d'école<sup>4</sup>. Voici les maisonnettes, serrées comme une famille, dont chacune a un jardinet pour prêter à la plaisanterie de faire de chacune des dames de Trianon une paysanne, ayant des occupa-

1. *Fragments sur Paris*, par Meyer, traduits par le général Dumouriez. Hambourg, 1798, vol. II.

2. Voyez dans la *Description générale et particulière de la France* (par de La Borde), 1781-1788, les vues du petit Trianon gravées par le chevalier de Lespinasse.

3. Catalogue des meubles et effets précieux de la ci-devant Liste civile.

4. *Le Hameau de Marie-Antoinette*, par Meyer, vol. II.

tions de paysanne<sup>1</sup>. La laiterie de marbre blanc est au bord de l'eau. A côté se reflète dans l'étang la Tour de Marlborough, qu'une chanson a baptisée, la chanson chantée par la nourrice du Dauphin, madame Poitrine. La maison de la Reine est la plus belle chaumière du lieu : elle a des vases garnis de fleurs, des treilles et des berceaux. Rien ne manque au joli village d'opéra-comique ; ni la maison du Bailli, ni le moulin avec sa roue, et même elle tourne ! ni le petit lavoir, ni les toits de chaume, ni les balcons rustiques, ni les petits carreaux de plomb, ni les petites échelles qui montent au flanc des maisonnettes, ni les petits hangars à serrer le récolte... La Reine et Hubert Robert ont pensé à tout, et même à peindre des fissures dans les pierres, des déchirures de plâtre, des saillies de poutres et de briques dans les murs, comme si le temps ne ruinait pas assez vite les jeux d'une Reine !